

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 { 14 six mois.
 { 7 50 trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est sous le patronage de la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

2 avril 1863.

Les dépêches mexicaines confirment pleinement ce qu'on savait, dès hier, quant à notre armée expéditionnaire. L'investissement de la ville de San-Martino par le général Bazaine, donne l'explication du bruit qui a couru ces jours derniers sur la prise de Mexico. San-Martino est un point stratégique situé en avant de Puebla sur la route de la capitale. Le général Bazaine y serait arrivé en contournant la province Telascala et se trouverait, d'après les plus récentes informations, à 30 lieues à peine de Mexico. Nous ne pouvons tarder à recevoir des nouvelles importantes, sinon décisives, de notre expédition.

Les dernières nouvelles du Mexique confirment le mouvement opéré par les troupes françaises. Le général Forey est arrivé à Quecholac, ville située entre Orizaba et Puebla.

D'après les dernières nouvelles reçues de Cracovie, l'insurrection, bien loin de diminuer, augmente tous les jours et paraît posséder toutes les conditions d'une longue existence. Les insurgés battus sur un point repaissent sur un autre et l'énergie et le dévouement des Polonais à la cause de leur pays vont grandissant plus que jamais.

Dans le palatinat de Lublin on compte 2,500 insurgés. En Podolie un nouveau groupe de combattants vient de se former; il est abondamment pourvu de vivres et de munitions.

On apprend qu'un nombre respectable d'arrestations ont eu lieu tout récemment à Varsovie et que les communications de cette ville à Saint-Petersbourg sont de nouveau interrompues par suite de l'impossibilité où l'on se trouve de rétablir la voie ferrée.

En Angleterre, il est sérieusement question d'avoir recours à l'émigration pour parer aux grands dangers que présente l'accroissement du paupérisme. D'a-

près l'Observer de Londres, c'est le seul parti qu'il y aurait à prendre, chaque jour diminuant l'espoir du rétablissement de l'industrie colonnière et le nombre de bras inactifs augmentant dans des proportions considérables.

Une dépêche officielle datée d'Athènes, annonce que le prince Guillaume de Danemark a été proclamé roi des Hellènes par l'assemblée nationale.

Une députation de trois membres est chargée de se rendre à Copenhague pour faire connaître au prince la décision prise à l'unanimité et lui offrir la couronne.

On assure que la Danemark s'oppose vivement à l'acceptation du prince.

J. REBOUX.

On lit dans la partie non officielle du *Moniteur* :

L'Empereur a adressé à S. Exc. M. Magne la lettre suivante :

Mon cher monsieur Magne,
 Un incident dont vous n'avez pas la responsabilité a fait ressortir davantage la divergence existant entre M. Fould et vous sur les questions de finances. Dans cette circonstance, vous avez cru devoir m'offrir votre démission. En renonçant momentanément à vos services, je veux qu'on sache bien que je n'ai qu'à me louer de votre zèle et de votre dévouement. J'ai donc résolu de vous donner une marque éclatante de ma confiance en vous créant membre du conseil privé. J'espère que vous ne douterez jamais de mes sentiments de sincère amitié.

NAPOLEON.

Voici, d'après le *Bulletin de Paris*, l'incident auquel fait allusion la missive impériale :

Par suite de la publication, dans les *Débats* et dans la *Patrie*, d'articles relatifs aux crédits supplémentaires, ces journaux reçurent deux communiqués où M. Fould crut voir compromis le système qu'il considère comme devant ramener et maintenir l'équilibre budgétaire. L'honorable ministre se rendit le jour même, lundi, auprès de l'Empereur, et lui remit son portefeuille. S. M. refusa de l'accepter et pria M. Fould de revenir aux Tuileries en conférer le lendemain.

Dans la soirée, M. Magne avait également donné sa démission de ministre sans portefeuille. Elle fut acceptée par l'Empereur.

Dès lors, satisfaction était donnée à M. Fould, qui, dans l'audience de mardi matin, est revenu sur une détermination dont s'est vivement ému le monde financier et politique.

L'Empereur, voulant donner un témoignage de sa haute satisfaction, vient de nommer M. de Wagner, ministre de Prusse au Mexique, grand-officier de la Légion d'honneur.

M. le baron de Wagner, qui, comme les journaux l'ont déjà annoncé, a été obligé de quitter cette résidence, est arrivé à Paris.

M. le baron de Wagner avait bien voulu se charger, après le départ de M. Dubois de Saligny, de protéger les sujets français restés à Mexico. Il a rempli cette tâche avec le plus grand zèle et la plus grande fermeté, malgré les difficultés qui lui ont été opposées.

Les navires partant du port de Toulon, avec des troupes et du matériel pour le Mexique, sont tous arrivés à la Martinique du 5 au 10 mars.

Pologne.

Chaque régiment, en partant de Varsovie, ne se met en route qu'avec répugnance; il faut le faire suivre par une cargaison de spiritueux pour noyer les scrupules pris à Varsovie sur cette guerre de partisans qui voit surgir des héros là où naguère il n'y avait que des esclaves comme ceux qui viennent les combattre.

Un régiment arrivé tout récemment à marches forcées à Lublin, où l'on redoute un coup de main de la part les insurgés de la Volhynie, a perdu 700 hommes en route, et, sur un parcours de 150 kilomètres à peine, il a dû répondre à onze attaques dans lesquelles, malgré la supériorité du nombre, il a presque toujours eu le dessous; l'ennemi disparaissait chaque fois que la colonne se massait, et il revenait ensuite harceler les soldats sur les flancs, devant et derrière pour contraindre le colonel à éparpiller ses forces.

Ces hommes ont dû faire un détour et traverser le Wieprz en se divisant en deux corps pour se rejoindre entre Radom et Lublin. Les Polonais, au nombre de 300 environ, composés de tirailleurs et de faucheurs, les attendaient sur la rive, derrière un épais taillis. 500 moscovites avaient à peine repris terre qu'ils furent

chargés par la bande du jeune Mielonski, parent du lieutenant de Langiewicz.

La mêlée fut épouvantable, et les Russes allaient être écrasés lorsque la deuxième colonne, qui avait passé Pean un peu plus haut, arriva au pas de charge et fit diversion. Les braves Polonais ne reculèrent pas, mais leur chef, instruit par l'expérience d'un malheur récent, ordonna la retraite, qui se fit en bon ordre. Bientôt ces intrépides luteurs étaient abrités dans le fourré d'où les Russes n'osèrent tenter de les déloger.

De malheureux pêcheurs, dont les canots bordaient la petite rivière si renommée pour les sauzures, payèrent pour leurs frères. Cinq hommes, quatre femmes et huit enfants furent d'abord passés par les verges, puis liés aux pieds et aux bras.

Les prétendus vainqueurs d'un ennemi absent les jetèrent alors dans une mauvaise barque que l'on entourait de matières inflammables. Un sous-officier y mit le feu, et au milieu des cris et des prières des mourants, les moscovites, la garde à la main, commencèrent à entonner leurs chants de triomphe pour étouffer les gémissements de l'agonie : « Pologne! Pologne! hurlaient-ils, donne l'ordre pour engraisser les terres du soldat russe! Pologne à moi, Pologne à nous! » Et les doutes continuaient encore, que l'on n'entendait plus rien dans la barque... rien... Mais un homme, sous ce monceau de chair humaine, avait survécu en rampant dans la vase, il atteignit la rive et put fuir. Cet homme vit encore pour apprendre à l'Europe comment les moscovites comprennent la guerre et ce qu'ils espèrent de l'extinction de la Pologne. — Ch. De Schryver.

On écrit de Varsovie :

Tous les jours, on envoie d'ici des troupes nouvelles à la frontière autrichienne. Un corps de 12,000 grenadiers et de 3,000 cosaques est en marche pour le royaume de Pologne. Si l'insurrection est partout comprimée, comme le dit tous les jours la feuille officielle, on se demande pourquoi on ne cesse pas de réunir complètement les provinces russes qui sont, sinon également agitées, du moins travaillées par des idées et des aspirations nouvelles.

Le 25 mars, le comte Sigismond, fils du marquis Wielopolski, a envoyé, par l'intermédiaire de l'ambassade russe à Paris, une lettre au prince Napoléon pour demander réparation des outrages qu'il dit avoir été

faits à son père dans le discours prononcé par S. A. au Sénat.

L'abandon des terres aux paysans lithuaniens, décrété par le gouvernement, est un indice non douteux des dispositions menaçantes de la population rurale dans cette province. On sait que les propriétaires de la Lithuanie avaient pris l'initiative de cette mesure en donnant aux paysans toutes les facilités de paiement. Le gouvernement, en maintenant les paysans ne fussent ainsi entraînés dans le mouvement, s'est hâté de prendre les devants. Du reste, le rachat auquel les paysans sont tenus en vertu de l'ukase, n'est que de la poudre jetée aux yeux. En réalité, il s'agit, coûte que coûte, de gagner les paysans au moyen d'avantages matériels. Mais la question religieuse sera un grand embarras pour le gouvernement russe. Les paysans de la Lithuanie se montrent en masse désireux de rentrer dans l'Eglise catholique.

L'administration du chemin de fer avait envoyé, le 23 mars, un convoi d'ouvriers pour réparer le pont de la station de Lazy. A peine les ouvriers étaient-ils descendus de wagon pour se mettre à l'ouvrage, qu'un détachement de cosaques, sorti des bois voisins et croyant avoir des insurgés devant lui, fit feu sur ces malheureux. Cette méprise a coûté la vie à quatre hommes; le chef de gare et un machiniste ont été grièvement blessés.

Un jeune Polonais, commandant une bande de cent faucheurs qu'il ramenait au camp de Mielonski, fut surpris par des Russes aux environs de Sieradz. Un contre-dix... Les Polonais durent se défendre contre les mille soldats d'un major russe, aide-de-camp du général prince Shachoffski. Pendant trois heures, accablés à une ferme abandonnée, les faucheurs tinrent l'ennemi en respect; ils n'avaient perdu que onze hommes, et les cadavres de leurs adversaires jonchaient le terrain. Le jeune patriote ordonna la retraite en bon ordre et l'effectua en face de l'ennemi, qui, à tout instant, s'attendait à voir sortir de nouveaux défenseurs des ruines qui protégeaient les nobles enfants de la Pologne. Mais, malheureusement, vingt hommes, entraînés par l'ardeur guerrière qui de chaque Polonais fait un héros, vingt hommes ne repoussèrent pas au signal... Ils disputèrent pied à pied à une compagnie de grenadiers russes la possession d'un hangar qu'ils avaient tour à tour pris, perdu et repris sur l'ennemi. Ils furent sourds à l'ordre donné par leur officier improvisé, un jeune étu-

FICILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 3 AVRIL 1863.

— N° 3. —

BERTHE.

II. (Suite).

Mais il n'en fut pas ainsi. Le coup le plus sensible devait frapper la pauvre Berthe avant la fin de la plus heureuse année de sa vie. Une inflammation de poitrine enleva la marquise en trois jours.

Ce malheur plongea Berthe dans le plus profond chagrin. Alors seulement elle comprit sa position, son terrible isolement, la solitude absolue de son cœur.

On crut un moment que cette catastrophe soudaine allait déchirer le voile qui obscurcissait l'esprit d'Edmond. Il y eut de la tristesse dans ses idées. Sa perte lui fut si poignante qu'il en mesura toute l'étendue, momentanément du moins. Etant auprès du cercueil de sa mère avec sa femme et sa sœur :

« A présent personne ne m'aime plus ! dit-il. — Ni moi non plus, dit Berthe avec un morne désespoir. — O enfants, mes enfants chéris ! s'écria M^{me} d'Avvers fondant en larmes, me compétez-vous donc pour rien ?

Assurément tu es bonne, Charlotte, répondit Edmond, et tu m'aimes bien. Mais tu aimes encore mieux ton mari et mille fois mieux ta fille, que tu aimes précisément comme ma mère m'aimait. Je sais bien cela. Tu ne peux pas rester ici, m'aider de tes conseils, conduire toutes les affaires quand je serai malade. Qui fera cela dorénavant ?

— Moi, mon cher Edmond, dit Berthe, fort surprise de son raisonnement. Ma seule consolation, c'est que maintenant je pourrai t'être utile.

— Est-ce bien ton intention ? demanda-t-il les larmes aux yeux ; veux-tu rester avec moi tant que je vivrai, Berthe ; ne pas me quitter, ne pas mourir ?

Berthe posa la main sur le cœur glacé de la défunte et répondit :

« Je resterai avec toi, Edmond ; je ne te quitterai jamais ; si Dieu te rappelle avant moi, je te ferai mes yeux ; je t'aimerai comme ta mère t'a aimé. — O mon ange ! » s'écria Edmond élevant la voix, et un rayon d'intelligence brilla dans ses yeux. Mais son pauvre corps n'était pas capable de supporter cette exaltation, il tomba sans connaissance. Quand il s'éveilla de sa léthargie, quelques jours après, sa mère reposait dans le caveau de famille, Charlotte était retournée auprès de son mari et de son enfant, et Berthe commandait seule, toute seule, à Vaux ; car Edmond était retombé aussi bas que jamais.

Alors commença une vie bien pénible pour cette jeune femme entièrement livrée à elle-même. Plus d'une fois elle se trompa et elle fut trompée, grâce à son inexpérience ; car ce n'est pas dans les livres qu'on apprend à connaître les hommes, c'est dans la vie et à ses propres dépens.

Elle n'était pas heureuse, mais elle n'avait guère le temps de s'en apercevoir, ce qui était certes un grand avantage pour elle.

Elle entretenait une correspondance active avec sa sœur Anna, et cependant elle ne parvenait pas à la comprendre, tant elle la trouvait déraisonnable dans ses lamentations perpétuelles. Les lettres d'Anna finirent par dénoter une femme si malheureuse, si désespérée, que Berthe en conçut une vive inquiétude et se décida à aller la voir au cœur de l'hiver, dans un moment où Edmond était dans cette convalescence calme et sans danger qui succédait toujours à une crise.

III.

En arrivant à Hautchène, Berthe ne fut pas médiocrement surprise de trouver sa sœur fraîche comme une rose et dans tout l'éclat de la beauté. « Que te manque-t-il ? lui demanda-t-elle avec une certaine inquiétude.

— Toi, Berthe, rien que toi, rien qu'un être que je puisse voir journellement à toute heure, qu'un peu de société, de conversation, de vie et de mouvement autour de moi ; je ne suis pas accoutumée à cette solitude. La maison paternelle ne nous offrait pas beaucoup d'amusement ; bien loin de là, grand Dieu ! mais au moins nous y étions nombreux, et l'un voulait ceci, un autre cela, un troisième autre chose encore, de manière qu'au fond notre intérieur n'était pas monotone. Ou bien ne serait-ce qu'une idée que je me fais maintenant ? Ici je vis toute seule avec les enfants et leur bonne, et il s'écoule des semaines, des mois sans que je voie un seul visage étranger. Pendant ce

temps-là, mon mari s'amuse à Paris et ailleurs, et je meurs d'ennui. Je ne puis plus y tenir. Je l'ai épousé pour être et pour vivre avec lui, pour l'aimer et pour qu'il m'aime... »

Les larmes lui couvèrent le visage. « Par ton mariage tu as contracté des devoirs, répondit Berthe, et s'ils exigent que tu viives loin de ton mari, tu peux bien en éprouver du regret, mais non pas te désespérer ainsi. Tu es d'ailleurs deux gentils petits garçons.

— Des enfants étrangers ! s'écria Anna avec humeur ; je veux des enfants à moi ! Berthe demeura stupéfaite. Jamais ce désir ne s'était éveillé dans son cœur. Elle dit avec distraction :

« Ses propres enfants, c'est autre chose, il est vrai.

— N'est-ce pas, ma chère Berthe ? reprit Anna fondant en larmes ; oh ! c'est tout autre chose ! Je suis contente de te trouver de mon avis. Il me faut, vois-tu, un objet à aimer, un objet dont je ne puisse me détacher, et cet objet-là, ce ne peut être que mon propre enfant. Je pensais d'abord le rencontrer en mon mari ; mais comme il se passe fort bien de moi, je deviens également indifférente. Dans certains moments, je m'occupe avec plaisir des deux petits garçons, qui sont vraiment gentils ; mais ils ne seraient pas là que je m'en consolerais facilement : ils ne sont pas un besoin pour mon cœur, une nécessité de mon existence... »

Elle fut interrompue par un domestique qui lui présenta une lettre en disant que le porteur attendait la réponse. A la lecture de cette lettre, le charmant visage d'Anna prit une expression de bonheur qui fit penser à Berthe que le baron de Hautchène annonçait son prochain re-

tour ou quelque événement heureux. « Ravissant ! dit Anna ; j'accepte l'invitation et je t'y comprends, Berthe. Un bal, c'est une rareté pour moi. » Et elle gagna son secrétaire en dansant.

Pendant que sa sœur écrivait, Berthe revint peu à peu de sa surprise. Anna avait oublié comme par enchantement tous ses chagrins, son dégoût de la vie, son mari, tous ses enfants possibles, ou plutôt elle n'en ressentait plus le besoin, car elle avait de l'occupation, et ses pensées un aliment flatteur.

Le bal donna par le préfet du Rhône avait lieu dans quatre jours. Dans l'interval, Berthe n'entendait plus de la bouche d'Anna une seule de ces plaintes tant prodiguées dans leur premier entretien, fut intérieurement prise de pitié pour une pareille inconstance, et regretta presque d'avoir entrepris en vain un voyage si fatigant.

Au bal de la préfecture, un jeune diplomate, Achille Ducrozet, également distingué par l'élégance de ses manières, la supériorité de son intelligence et de son esprit, l'étendue et la variété de ses connaissances, fut surpris du contraste que présentaient les deux sœurs. Anna le frappa parce qu'elle était belle, Berthe parce qu'elle ne l'était point et que cependant il la trouvait de beaucoup la plus attrayante. Anna s'amusa à raver, car elle aimait la danse. Berthe, au contraire, ne dansait ni ne jouait ; aussi la maîtresse de la maison ne savait-elle que faire pour amuser cette jeune dame, étrangère dans la société et qui paraissait s'ennuyer mortellement. Ses yeux tombèrent sur Achille qui ne dansait pas non plus, étant en deuil de son père, et qui était trop élégant pour se laisser reléguer à une table de